



YUMMA, 50 ans, alias Myriam, 19 ans : « Si on ne met sa créativité qu'au service de son ego, on se suicide collectivement, et c'est ce qui est en train de se passer... » © SYLVAIN PIRAUX ET D.R.

1981 : elle enlève le bas, 2012 : elle élève le débat

IL Y A 30 ANS, elle tenait ses promesses dans une pub culte. Aujourd'hui, installée à Bruxelles, la bouddhiste Yumma Mudra philosophe en dansant et se raconte dans un livre.

En septembre 1981, on ne parlait que de ça. C'était le buzz total, même si le mot ne s'utilisait pas encore. Cette campagne de pub pour un afficheur de pub alimentaire et la polémique. Elle avait été conçue par l'agence CLM/BBDO pour le groupe Avenir, qui voulait ainsi montrer sa capacité d'action. En trois étapes, vous le voyez ci-dessus : une jeune femme en bikini, la même seins nus, la même toute nue, de dos.

Cette jeune femme s'appelait Myriam Szabo. Le 6 septembre, tous les médias la voulaient, journaux, magazines, radios, télé. Myriam par-ci, Myriam par-là. Michel Polnareff voulait jumeler ses fesses avec les siennes. Mais ce tsunami médiatique, Myriam, 19 ans, n'en a pas voulu. Quelques jours plus tard, comme sur les affiches qui la célèbrent, elle tourne le dos à ce cirque pour se réfugier dans la sérénité du bouddhisme. Et pour devenir qui elle est maintenant, Yumma Mudra, son nom symbolique, celui qu'elle préfère utiliser, celui avec lequel elle signe son autobiographie, *La voie qui danse*, qui vient de paraître.

« Non je n'ai pas eu peur, raconte-t-elle aujourd'hui. Et je ne peux pas dire que ça ne me tentait pas non plus : j'avais toujours voulu être une danseuse, une artiste, acquérir une certaine célébrité. Mais je ne voulais pas non plus être exposée à la fascination des gens, à la pression de la pub et des médias. J'ai mis en balance ce que le monde me proposait alors et mes véritables aspirations profondes. Et ces dernières, c'était de pratiquer le dharma, la voie du bouddhisme. Et c'est ce que j'ai fait. »

Myriam était fraîche et rayonnante en 1981. Yumma le reste à 50 ans. L'œil pé-

tille, les lèvres sourient, les bras s'animent, la tête se renverse de temps en temps dans un grand rire qui fait du bien. Le bouddhisme ne mène pas nécessairement à l'ascèse morose.

Nous nous rencontrons gare du Midi, à Bruxelles. Au milieu de toutes ces trajectoires divergentes, de ce gigantesque mouvement brownien, comme en réponse à son extraordinaire trajectoire à elle, qu'elle raconte avec simplicité et talent dans son autobio. Sans cacher l'épisode de 1981.

Elle n'élude d'ailleurs aucune question. « Je ne crois pas qu'on puisse aimer sa vie



« Ça m'a demandé de choisir entre ce que les gens voulaient de moi et ce que mon cœur voulait de moi. Sans le bouddhisme, aujourd'hui, je ne serais pas vivante... ou alors je serais très malheureuse »

sans en aimer chaque particule », dit-elle. Cette histoire fait partie d'elle, comme tous les autres éléments de sa vie.

Et des péripéties, il y en a eu. Son père, Attila, un Hongrois qui se targuait d'avoir 24 enfants dans différents endroits du monde. Sa mère, Cléo qui, famille oblige, a dû émigrer aux Etats-Unis parce qu'elle ne voulait pas avorter de Myriam. Une enfance américaine, un retour à Paris à 7 ans. Une adolescence mouvementée : école buissonnière, manche dans le métro, musique dans la rue, un peu de hasch, de LSD, de psilocybine, un peu d'alcool, voyages à travers la France, pas mal d'amants, incursion dans le monde de la pub... A

19 ans, Myriam a déjà vécu plusieurs vies. « C'est vrai, dit-elle. Mais j'ai passé pas mal de temps à me débarrasser de mon adolescence... » Et elle part d'un rire franc.

Mais, en même temps, une recherche de la voie, de soi. Qui passe par un livre, déniché dans une bouquinerie parisienne : *Au-delà du matérialisme spirituel*, de Chögyam Trungpa. « Je lis, j'ai l'impression que l'objet de ma quête est résumé dans ce livre qui décrit ce qui se passe en moi comme si j'avais été scannée. J'ai décidé de devenir bouddhiste. » Qui passe aussi par une rencontre avec un lama belge, par des cours de yoga et par un séjour au monastère bouddhiste mais laïc de Soleils, près de Draguignan. C'est d'ailleurs la fameuse pub qui a payé ce séminaire. Une pub réalisée avant le séjour d'août 1981 et diffusée après, alors que Myriam se trouve avec sa sœur Nina en Ariège.

En pleine tempête médiatique, Myriam a donc dit non. Courageux. « Pas tellement, rétorque-t-elle. C'était même un soulagement. Ça m'a demandé de choisir entre ce que les gens voulaient de moi et ce que mon cœur voulait de moi. Ça exige peut-être un peu de courage. Mais si on ne l'a pas, plus tard, on le regrette, on est déçu et je ne voulais pas être déçu. Sans le bouddhisme, aujourd'hui, je ne serais pas vivante... ou alors je serais très malheureuse. »

Premier séjour à Bruxelles, étude chez les bouddhistes, apprentissage du tibétain, pratique du dharma, retour à Soleils. Et une retraite d'un an dans une cabane dans la forêt proche du monastère.

« C'était une année de solitude, mais au milieu de la nature, cette solitude m'a connectée aux autres, à tous les êtres. Cette connexion est favorisée par le fait qu'on a le temps, qu'il ne se passe pas grand-chose. Je n'avais pas besoin d'argent, on m'apportait à manger tous les matins, j'étais complètement inactive. Je n'avais qu'à méditer, à prier, à faire mes prosternations. J'étais très heureuse. » Le 8 décembre, elle fête ses 21 ans seule, dans les bois, dans le froid.

Et ensuite, le grand chariot du bouddhis-



« Danza Duende, ce n'est pas une école avec une méthode, mais un ensemble de gestes, d'outils qui permettent aux personnes de se développer ou même de développer leur propre école »

me ? Pas si vite. Myriam, qu'on appelle Mudra à Soleils, n'en a pas encore fini d'être ado. Elle parcourt l'Europe et l'Inde en mixte de hobo, de hippie, de tzigane. Danse par-ci par-là - c'est ce qu'elle fait depuis qu'elle a 3 ans. S'amourache à tout bout de champ. Se marie au Portugal. Divorce. Tombe malade : tuberculose, bronchites, tumeur. Organise un festival de jazz. Danse nue à l'Espace Delvaux à Watermael-Boitsfort. Subit une trépanation. Tourne dans quelques films. Organise des spectacles. Tombe en amour profond avec le cinéaste Tony Gatlif avant de rompre brutalement. La trajectoire tumultueuse dévale avec fracas, comme un torrent.

Aujourd'hui, Yumma est zen. Le torrent est devenu un lac serein qui irradie. Elle vit à Bruxelles depuis 2005 (« J'aime bien Bruxelles. J'aimerais vivre dans la nature mais mes activités m'amènent à me retrouver dans les grandes villes, et Bruxelles est calme, a des espaces verts, compte plein de

nationalités... »). Elle a trouvé l'homme de sa vie qu'elle cherchait depuis si longtemps : un Belge, prof d'aïkido. Et elle développe son école, qui n'en est pas vraiment une, Danza Duende.

« Je voulais être utile, et cela a donné Danza Duende. C'est un entraînement de l'esprit appliqué à l'action. Quoi qu'on fasse dans la vie, on bouge comme quand on danse, on parle comme quand on chante. Je veux aider les gens à vivre quelque chose de pleinement artistique. Enseigner à un chauffeur de taxi à sentir sa posture dans le véhicule, à avoir un échange avec les clients, à se sentir plus heureux de faire le taxi. Danza Duende, ce n'est pas une école avec une méthode, mais un ensemble de gestes, d'outils qui permettent aux personnes de se développer ou même de développer leur propre école. »

Aujourd'hui, Yumma a mis sa danse en hibernation. Elle s'est consacrée à son livre. Elle va aussi suivre une formation en psychologie méditative à Paris. Elle regarde sa montre : elle a un train à prendre. C'est que Yumma vit dans le monde. « On ne peut naître quelque part si on n'appartient pas à ce lieu. J'avais plus de 30 ans quand j'ai compris qu'il fallait que j'arrête de rejeter le monde. Parce que le monde n'était qu'un miroir de moi-même. » ■

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

www.danzaduende.org



La voie qui danse
YUMMA MUDRA
François Bourin
409 p., 22 euros